

Jean-Paul
LOMMI-AMUNATÉGUI

L'ATTACHEMENT

récit

L'Attachement

DU MÊME AUTEUR

La Tradition des larmes, Poésie, Belin, 1978

Le Livre des dates (avec S. Bramly), Ramsay, 1981

À Sabine de La Touche, première édition numérotée, Paris, 1982

Rééd. Poésie, Belin, 2005

Jean-Paul Iommi-Amunatégui

L'Attachement

récit

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2007.

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Bienveillance. Sans doute un temps viendra où le laboureur avec sa charrue cintrée heurtera des casques vides et des javelots rongés, il s'étonnera de voir dans ces tombes des ossements si grands. C'étaient les dépouilles de Barbares vaincus que Virgile, sans le savoir, chantait ainsi. C'est que dans les forêts hercyniennes les guerriers de la nuit étaient grands et roux. Ils étaient assez purs et laids parce que leur terre était triste, leur ciel âpre et leur pays sans forme. Ils sortaient parfois du brouillard et des marais pour menacer l'ordre et pour troubler la langue. Ils étaient pourtant comme les premiers Romains, avec leur courage naïf et leur simple entièreté. Étaient-ils comme l'aurore parce qu'ils ressemblaient à la nuit ? Mais ce que l'on voit n'est pas ce que l'on sait. Ou vice versa. C'est Tacite racontant sa lâcheté durable, qui regrette les temps obscurs de la cité, car il avait appris sous un tyran jusqu'où peut aller la servitude. Il aurait souhaité perdre la mémoire. Mais on n'oublie pas aussi facilement qu'on se tait. Les souvenirs sont tou-

jours plus courageux que notre urbanité, ils n'ont jamais la faiblesse de nos complicités ni les mêmes mots que nos complaisances. C'est qu'il avait tout accepté et traversé beaucoup de silence pour se survivre à lui-même. Alors, comme il n'avait pas parlé sous Domitien, il écrivit cela pour un prince plus clément, au nom de la femme qu'il aimait. La mort d'Agricola sous le tyran ressemblait pourtant à son anxiété. Il dit qu'avant de s'éteindre, ses yeux ont cherché en vain quelque chose. *Aliquid.* C'était quoi ? Mais la discipline de l'arcane n'est-elle pas une idée plus belle qu'un secret dont le récit toujours déçoit ? Comme les mots qu'on a vus et qu'on n'a pas dits. Les mots en moins. La compétence du silence.

Conte. Mais que s'est-il passé avec le Seigneur ? L'histoire est complexe et durable. Rien n'est jamais connu que d'avoir été entendu et répété. Un jour, rapporte-t-on, le dieu Pan serait mort. Les oracles auraient cessé. On prétend même dater leur silence. La vérité était sur la croix, au pied de laquelle les dieux devraient s'excuser. C'était très exactement au mois de juin de notre première année. Des voix tristes venues du rivage l'auraient appris aux marins égyptiens et au grammairien grec qui ce soir-là passaient au large. Pourtant ce ne fut qu'un malentendu nocturne, juste une double confusion. Un nom se cachait sous l'autre et le pilote avait le sien. On l'a su récemment. On n'avait pas compris ce qu'on avait mal traduit. Ce fut rapporté. Un dieu était

mort. Le prince s'inquiéta des distorsions d'un discours mal entendu. Il fit venir les pontifes et les magiciens. Il fut rassuré, le fils de la femme pouvait mourir, puisqu'il n'était dieu qu'un peu. Le seigneur supplicié n'était mort que d'avoir vécu. On fait dire aux textes ce qu'on veut, mais que peuvent-ils quand on ne veut rien ? D'Eusèbe de Césarée à Michelet, de saint Jérôme à Rabelais, de Fontenelle à Apollinaire, le récit rapporté par Plutarque est bien connu. D'autant, paraît-il, qu'il était de première main. « Tout le monde sait ce qui arriva au pilote Thamuz », écrivait à la fin du Grand Siècle l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Comme si la chose allait de soi. Ce qui était d'ailleurs le cas. Mais la cessation des oracles n'eut jamais lieu et le récit n'est plus. Il y eut des mots en trop. On oublia les voix. On en parla longtemps. Les gestes furent confondus et les dieux superposés. Les uns entendirent le Silène, les autres y virent le Christ mourant un vendredi sous Tibère et imposant sa loi. Certains ont même cru que tout ce qui était grand avait disparu. Alors que les voix entendues ce soir-là chantaient le thrène d'Adonis qui lui meurt aussi tous les ans. Celui que pleurent chaque fois les Assyriens, et qu'ils appellent Thamuz, de son nom égyptien. Le capitaine crut qu'on l'appelait, que le dieu bouc avait trépassé, alors qu'en Orient c'était la beauté qu'on regrettait à chaque solstice d'été. Mais on ne le comprit pas, on ne sut pas, on ne le voulut pas. Cela dura environ deux mille ans. En 1906 enfin, sous le marin égyptien qui portait le nom

divin, Salomon, je cite le savant Reinach, découvrit celui du jeune amant d'Aphrodite et de Perséphone ; il modifia même le mélange et y ajouta un dieu, car il y rappela Adonaï, le Seigneur des Sémites qu'une désinence avait jadis hellénisé. Et naguère, saint Jérôme, amer, regrettait déjà que Bethléem, « la maison du pain », où naquit le Christ, fût auparavant « l'endroit où l'on pleurait l'amant de Vénus », celui qui meurt aussi et ressuscite à la fois. En dépit, peut-être, de la langue elle-même, certains voulurent aussi entendre dans la suite grecque Hadès-Aidas (l'invisible, l'obscur), le redoutable seigneur de l'Enfer, puisque au moins une fois dans *L'Illiade* Homère l'appelle Aidoneus. Les noms prenaient la place des mots et découvraient les textes. C'était un amour à façon où chacun retrouvait ce qu'il y avait mis. Mais pourquoi n'avoir jamais remarqué, comme je le fais ici, que tous les 17 Thamuz, quatrième mois du calendrier hébreu, le juif pieux jeûnait comme l'exigeait la Mishna, car ce jour-là précisément Moïse avait brisé les tables de la loi, Babylone détruit le premier Temple et Titus le second sous Vespasien ? Et le mois de Thamuz est notre mois de juin quand on pleurait Adonis qui n'était pas le grand Pan. Que peut-on dire de tous ces plis ? Sans doute tout et rien, sinon que les dieux rétifs au temps s'entassaient souvent dans la croyance et la foi, ce récit tortueux, arborescent, cette longue tragédie née de la sottise et de la souffrance humaine, comme le notait sir James Frazer après leur avoir consacré sa vie. Mais les actes n'existent que par ce

qu'on en dit. Ce sont des rapports. Ils se côtoient et s'oublient. Ils nous suivent sans se ressembler. Et parfois ils nous lient. Mais que seraient-ils devenus si on s'était tu ? Qui l'aurait entendu ? Pourtant certaines choses avaient eu lieu et d'autres avaient été vues. Toutes, elles avaient été racontées. Mais il y eut du trop dit. Et l'ampleur du récit fut le nom caché au sein d'une parole altérée.

Rumeurs. Un jour, rapporte-t-on, Mallarmé pensif, après avoir cité Goncourt, Zola et les romanciers du temps, se demanda ce qu'ils faisaient vraiment : « ... des narrations, ils font des narrations, des devoirs de français ». Ce n'était sans doute pas le professeur d'anglais qui parlait, mais le fantôme d'un livre qui l'étouffa un matin de septembre. Il s'adressait à lui-même, mais on l'entendit. Alors on fixa des horaires restreints aux marquises — ce qui ne les empêcha point de sortir à toute heure et par tous les temps ; elles encombrèrent encore les rues et s'y bousculent souvent, même si c'est aussi vain que d'apporter du bois en forêt. Plus tard, il y a presque aussi longtemps, devant l'abondance des romans, on nota, méprisant, que chacun y allait de sa petite observation. Mais que salubre était le vent qui parcourait volontiers ces beaux jardins où il est interdit d'entrer les fleurs à la main. C'est, après tout, une tradition du refus dont on peut s'autoriser. Et il y a de la douceur dans ce retrait, quand l'épaisseur de soi s'estompe ou se dissout dans la certitude du monde. Certains ont tourné le dos, se sont éloignés et tus. Mais on entend mal leur refus ; il nous

blesse un peu. Aussi, devant le *magnifique plaisir de se faire oublier*, préfère-t-on croire qu'ils nous envient ce qu'ils ne désirent pas. Leur indifférence semble un vain paraître, leur écart une intransigeance, leur face-à-face solitaire la vanité secrète d'un moi trop silencieux. Ils sont sévères, ils ne jouent pas. Mais, allons, ils sont face à quoi ? À d'autres, ils sont comme vous et moi ! Craignant l'obscurité, on soupçonne qu'un manque s'y blottit, qu'un aveu se retient, que la parole médite. On leur reproche notre servitude et l'avidité qui nous contraint. Comme si la grâce ou le destin, appelons-le ainsi, pouvaient faire carrière dans le culturel.

Chacun dispose de sa bibliothèque, elle est à la fois commune et singulière, exigeante et confuse. On ne s'en sort pas, c'est du jamais vu, puisqu'on en est envahi. Il y est même interdit de faire la part des choses. C'est tout et rien, une contradiction, comme les liqueurs du dedans, ces humeurs de l'esprit qui en sortent et en sont à la fois les issues. Souvent on ne lit bien que si l'acuité qui nous entraîne naît d'une singularité, d'un objet décalé, parfois même étranger au livre qui nous entame.

Le vers, en dépit de lui-même et malgré quelques-uns, paraît inaccessible. Depuis certains qui, disons, n'achèvent rien, se taisent ou finissent tous en fragments, le roman, on le sait depuis longtemps, est devenu une forme indisponible ; seul le roman policier, probablement, peut encore préserver la figure du récit. Mais le propos est vain, on a déjà tant dit et tant écrit sur ses formes et lui. On a beau savoir que tous les grands

textes sont des trajectoires. Des trajectoires de texte. On n'a pas moins rêvé parfois de beaux récits d'aventures, de longs récitatifs qui décriraient le monde, de contes brefs qui nous transporterait et même d'une divagation, assez désespérée, racontant aujourd'hui notre vie de l'esprit. Restent les Mémoires et les intimités. Plus que des narrations, ce sont des mises en scène de soi, qui, au mieux, s'apparentent aux mystères du théâtre. Ce sont des artefacts réfractés et fragmentés. Très souvent mauvais, à quelques grandes exceptions près. Ce sont aussi ces bouts écrits qui exigent d'être notés en passant. Nos actes découpés. Nos erreurs inachevées. Des choses de peu, des pauvres gens. Des mendiants saturés de signification. Un solipsisme. Une hémorragie. Une logorrhée.

Béatrice a disparu. Elle nous avait quittés. Elle ne parlait plus. Mais les rêves sont interminables et le jour dissipe toujours les leçons de la nuit. Il fallait traiter avec ces limites et pouvoir faire d'un refus notre propre acceptation.

Mais peut-on dans la distance, toujours à l'imparfait, donner une autre ampleur au moi désabusé ?

Le soir tombe, il est déjà tard et les bagages sont faits.

Le fait accompli trouvant toujours en lui sa propre justification, ce fut du moins le prétexte d'un projet vague et prégnant. Alors, comme tout ce qui s'éloigne à mesure qu'on s'en approche, nous voici contraints de dire, avec des mots mourants, ce qu'on ne sait pas, ce qu'on a mal senti. Comme on a pu. Loin du récit, entre les mots en

moins et le trop dit. Et il y avait toutes les ombres qui m'ont traversé l'esprit. Mais de tout cela il ne reste rien, une ruine inaboutie, un texte découpé, peut-être un regret. Comme un Journal de trois ans où le calendrier peu à peu s'oublie.

Obscurités. Et j'en étais resté là, aux désordres du temps. Quelques mois avant d'entamer ce qui suit, j'avais écrit pour une femme *Les Longs Oublis*. C'était un texte court où je racontais ma vie. A-t-elle compris que je m'adressais à elle ? Mais n'ai-je pas fait en sorte qu'elle ne le sût jamais ? C'est que je l'ai toujours perdue, si je l'avais jamais possédée. Et je ne le pouvais, car cette femme je l'avais dédoublée, elle était deux, alors que je n'étais plus un, n'existant pas ou n'existant plus sur le mode qui était désormais le sien. Elle était devenue une abstraction éblouissante. Je lui avais inventé d'autres visages. Ils ne me regardaient pas. C'est qu'il faut une hantise aux fantômes pour leur peu de réalité. Mais un désir n'offre-t-il pas d'office l'intimité qu'on lui refuse ?

Nous vivions parmi les ombres, elles nous habitaient, à commencer par les nôtres que nous saisissions si mal puisqu'elles sont indécises comme nos proximités. Nos désirs inachevés. Nos intimités cassées.

Tout au long de mes ans, je n'ai guère pris soin de moi-même, encore moins de mes intérêts ou ce qu'on prétend tel. Malgré les apparences, assez accablantes j'en conviens, ma vie, curieusement, ne m'intéressait guère,

moins sans doute qu'elle ne le doit, puisque après tout elle est la seule chose qui puisse nous intéresser, même quand son vrai souci se trouve là-devant, dans ce lieu, au-dehors, qui est à nous et qui n'est pas le nôtre. Pourtant, par amour pour elle, j'en avais fait un conte qui devint lui-même son propre sujet plutôt que les figures qu'il accueillait. Mais son intention en modifia le propos ; ainsi, bien plus qu'un récit mes *Oublis* ressemblaient aux désirs d'un prétendant, aux manières de naguère, qui demandait la main de l'élue : voilà d'où je viens, voici qui je suis et voici mes biens. On ne me répondit pas, nous l'avons dit. Pourtant je les avais écrits quand il y allait de ma vie. Qu'avais-je fait ? Ce fut un silence où j'hésite encore. Restait ce court texte. Je le fis lire à un petit nombre de gens qui l'accueillirent amicalement. Mais qu'avais-je donc fait ? C'est encore à la perte de la femme perdue que je dois d'avoir rédigé ces trois dernières années. C'était, sans doute, une manière solitaire de lui faire partager ma vie. Que de lui raconter les jours qu'elle illuminait. Son silence avait fait de moi son autiste. Presque quotidiennement, et trois années durant, j'écrivis tout ce qui me passait par l'esprit, ce que j'avais lu et un peu de ce qui m'arrivait aussi. Je lui offris régulièrement ces fragments. Tout le chagrin de la terre était dans les armoires, tous les grands chagrins utiles et leurs vertus qu'on avait salués. Elle ne répondit jamais. De l'avoir fait peut-être l'eût-elle interrompu. C'est qu'un tel excès pour exister ne demande pas de réponse, mais d'être envoyé et juste

reçu. Je pariais ma vie sur ce silence. Aujourd'hui, je ne sais plus si cette femme existe en réalité. Son corps recomposé n'est-il pas devenu un amas de lettres, toutes ces phrases qui me sont venues, une grammaire malheureuse, un fatras, une abstraction, une vue de l'esprit ? Pourtant, elle n'a pas disparu. Elle ne le peut. Elle ne passera jamais, car je la nommais déjà perte avant de l'avoir perdue. Depuis que je fis lire mes oublis à la belle dame sans merci, j'ai écrit plusieurs milliers de pages d'un artefact dont je ne retiens que ceci, ayant effacé beaucoup d'un nous qui a peut-être existé ou qui ne fut jamais.

Chapitre premier

15 juin 2000. La vie, ce qu'on en dit, ce qu'on en fait. Tout ce qu'on fait comme si ce n'était pas la vie, alors que le moindre geste, la moindre ligne qu'on écrit sont aussi toute notre vie. Le refus de cela, comme si la vie n'y était pas toute entière chaque fois. La bienveillance de soi, faire comme si. Être un peu aveugle au monde pour y faire circuler nos intérêts et mieux disposer nos charmes prétendus, ceux dont on se sert, mais que nous croyons servir. Nos vieux miroirs défigurés. Nos reflets, nos contours vagues. Rassurants. Un peu misérables. Les corps se conforment à leurs ombres portées.

Peut-on, comme il est dit dans le *Phèdre*, désigner un homme par ce qu'il prend au sérieux — et s'y tient ? L'inventaire est souvent pitoyable si on regarde en soi, autour de soi, y compris parmi ceux qu'on estime ou aime. Il y a, selon un Japonais (où l'ai-je lu ? qui me l'a dit ?), un instant où l'on perçoit le *ah !* des choses. Existe-t-il un *ah !* des gens comme des choses et des mots ? On ne guérit jamais. Mais j'ai été trop timide.

Que voulait-il dire par là ? Qu'on ne va jamais très loin dans nos distances ?

Tenter de démêler dans la tristesse *un charme par un pur jeu de nombres*. L'écriture elle-même œuvre silencieusement dans l'attention, parmi les âmes qu'elle a fréquentées et à qui elle s'adresse ou s'adressait. On ne cesse de se porter atteinte. C'est la nature rhétorique de la pensée et de la représentation. Elle peut devenir un acte plutôt qu'un texte. On n'écrit pas. On présente, peut-être. Renan dit que la vérité est peut-être triste.

On écrit depuis environ cinq mille ans. Je pense à ce scribe d'Ougarit dont on a trouvé le nom inscrit sur une pierre, il s'appelait Iloumilkou. C'était, nous rapporte-t-on, sous le règne de Niqmadou III. Ces noms, comme une fantasmagorie. Il transcrivit en cunéiforme des poèmes que le hasard nous a restitués parmi tant d'autres perdus. C'était à Ras-Shamra 3 000 ans avant Jésus-Christ. On a gardé son nom et des bribes du poème qu'il écrivit sur des tablettes en terre glaise. Des vers parfois beaux que la distance même rend proches dans leur singularité. Et ce sont les mots, les mêmes mots, ceux qu'on a retrouvés : « J'invoque les agréables fils du Soleil/ceux qui reçoivent dans le désert/Ilu se dirige au bord de la mer/il marche sur le bord de l'océan/Il prend deux femmes qui se sont offertes au seuil d'une fontaine/Que belles sont les femmes/Elles crient "ô époux, époux ton membre est long comme la mer/ô époux ton

membre se relâche”/Il s’incline, baise leurs lèvres/
leurs lèvres sont douces/douces comme des grenades/Une
femme a enfanté/apportez une offrande à sa beauté/ap-
portez une offrande aux étoiles. »

On écrit depuis cinq mille ans. Le désir d’inscrire son nom dans l’autre, le marquer. Inscrive. Pénétrer. Rester. Ce qui reste n’est jamais un déchet, mais une forme retrouvée. On pourrait tout aussi bien dire qu’on écrit depuis cinq mille ans seulement. La mémoire est un présent, une écriture différée. Phénomène futur. Mais lord Chandos n’a-t-il pas inventé une archéologie du silence ?

Dans un livre savant sur le cunéiforme je lis pour la première fois du sumérien transcrit dans notre alphabet : « En aratta ke gi achou rin nichouba si in tien. Aratta ke im maigii ni in bar inim dou. » (Le seigneur d’Aratta reçut du messenger son four. Le seigneur d’Aratta regarda l’argile et la parole dite.) Je lis et relis ces phrases à haute voix, pleines de mystère et de temps. Une langue qu’on n’entend plus depuis des millénaires. Je m’y crois. Je m’inquiète même de mon accent, me comprendrait-on dans les rues de Sumer ? C’est une langue qui ne s’est pas perdue, elle se croyait sacrée, alors un jour elle s’est refusée. J’apprends avec étonnement qu’on a retrouvé des textes écrits encore en cunéiforme aux II^e et III^e siècles après Jésus-Christ, comme si la première écriture tracée par les hommes avait eu une

chance de durer jusqu'à nous, du moins d'être toujours lue. Mais il n'y eut pas de Pentecôte pour les écritures, elles disparurent les unes après les autres. Et s'il en fut ainsi, c'est que les scribes des premiers horoscopes, craignant les dieux nouveaux, avaient trop bien caché leurs secrets. Les vieux mages chaldéens, oubliés dans les temples cachés d'Ourouk et de Babylone, afin de préserver leurs mystères et leur vérité, continuèrent jusqu'à l'ère chrétienne à écrire leur ciel avec des bâtonnets. Mais les derniers lettrés fugitifs de Sumer refusèrent de transmettre leur héritage aux nouvelles religions parce qu'elles parlaient le latin, le grec et l'araméen. Ce soin et ce souci achevèrent une écriture qui avait déjà trois mille ans. Elle disparut sous terre avec ses craintifs gardiens. Un jour le dernier scribe s'est tu. Ce fut une attention de trop. Le monde était romain. Deux mille ans plus tard, quand leurs tablettes furent trouvées sous les ruines et le sable, personne ne pouvait plus lire les signes qu'ils avaient si soigneusement tracés sur l'argile crue avec un roseau coupé, pour compter les moutons et raconter leurs dieux.

Le premier rêve dont on ait gardé le souvenir fut celui d'une femme qui pleurait parce qu'elle avait perdu une image et découvert un vide. On connaît son nom. Elle s'appelait Addudûri et habitait un palais à Mari en Mésopotamie. Il y a cinq mille ans elle fit graver le récit de son rêve sur des tablettes. C'est le premier rêve du monde dont on ait gardé trace : « Dans mon rêve, j'étais entrée au temple de la déesse Béli-ekallim ; mais la sta-

Jean-Paul IOMMI-AMUNATÉGUI

L'ATTACHEMENT

Jean-Paul Iommi-Amunatégui a longtemps été critique littéraire au *Matin de Paris* et éditeur, avant de diriger un magazine consacré à la logistique industrielle. Il est notamment l'auteur d'un essai, *La Tradition des larmes*.

C'est l'histoire d'un homme qui déménage. Une courte distance sépare le nouveau domicile de l'ancien, mais la traversée dure près de trois ans. Il en tient le journal, installé parmi les cartons de livres qu'il n'a pas ouverts et les meubles qu'il n'a plus. On y croise les conquistadors du Chili, les dieux grecs et les empereurs romains, Cesare Pavese et Paul Celan, le *Cratyle* et Maurice Pialat, le football et les Sumériens, le voyage en Italie et l'été dans le Luberon, et surtout l'auteur. Car *L'Attachement* est aussi le *work in progress* d'un homme qui entretient le fol espoir que ses mots lui vaudront l'amour d'une femme, une femme déjà perdue, déjà éloignée.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25923.7  03.07
ISBN 978.2.207.25923.8
25 €

Extrait de la publication

